# CRITIQUE, opéra. LIEGE, Opéra Royal de Wallonie, le 3 nov 2026. M. RAVEL : L'Heure espagnole / L'Enfant et les sortilèges. Jean-Louis GRINDA / Jean-Yves OSSONCE

**Quel bonheur de retrouver les deux seuls opéras de Maurice Ravel réunis sur une même affiche, et dans une production d'une telle qualité ! L'Opéra Royal de Wallonie-Liège offre-là au public liégeois une soirée dont on ressort avec le sourire aux lèvres. Porté par une distribution vocale d'une superbe homogénéité et la baguette superlative d'un Jean-Yves Ossonce des grands soirs, ce diptyque *L'Heure espagnole / L'Enfant et les sortilèges* est un triomphe.**

**Jean-Louis Grinda**, qui connaît la maison liégeoise pour en avoir été le directeur, revient dans son ancien fief avec une production qui force l'admiration. Loin de vouloir artificiellement unifier deux univers que tout oppose, il traite chaque ouvrage selon sa propre logique, avec une intelligence théâtrale remarquable. Pour ***L'Heure espagnole,*** il assume pleinement l'artifice et transforme la boutique de Torquemada en un véritable dessin animé vivant. La scénographie de **Rudy Sabounghi,** avec ses traits de bande dessinée, ses horloges monumentales et son esthétique de film muet, est une merveille de drôlerie. Les personnages, tels des marionnettes mécaniques, s'adressent directement au public

plutôt que d’interagir entre eux, renforçant un comique irrésistible. C’est un vaudeville horloger d’une précision diabolique, où le ridicule des passions humaines est désamorcé par un humour décapant.



Puis, après l’entracte, le basculement est total. ***L’Enfant et les sortilèges*** nous entraîne dans un tout autre monde : celui de l’inconscient, du rêve et des peurs enfantines. Grinda relève avec un à-propos psychologique souverain le défi de faire vivre une théière, un fauteuil ou un écureuil sur scène. Plutôt que de déguiser ses chanteurs en objets, il les transforme en une domesticité d’une grande demeure bourgeoise, étouffante de rigidité, qui se rebelle contre l’enfant. La scénographie, dominée par un lit colossal et des lumières sublimes de **Laurent Castaingt**, devient le théâtre d’un animisme freudien. L’effondrement de la tapisserie cynégétique laissant place à un jardin féérique est un moment de théâtre magique, porté par la chorégraphie millimétrée d’**Eugénie**

**Andrin**. On passe du rire à l’émotion pure avec une fluidité désarmante.

Comment ne pas s’extasier devant une telle cohésion d’ensemble ? Chaque artiste semble habité par son personnage, et l’on sent une troupe soudée, pétillante et d’une rigueur exemplaire. Dans *L’Heure espagnole*, **Anne-Catherine Gillet** incarne une Concepcion tout feu tout flamme, irradiant la scène de sa présence, de son énergie débordante et d’une verve délicieusement gouailleuse. Elle insuffle au personnage une sensualité exigeante et une impatience érotique d’une drôlerie assumée. On la retrouve avec le même bonheur en Bergère et en Chouette fantomatique dans la seconde partie. **Ivan Thirion** campe le muletier d’un aplomb et d’une palette de nuances splendides. Sa stature contraste avec une vocalité suave et une réserve presque maladive qui rendent son personnage follement attachant. En Gonzalve, **Pierre Derhet** brosse un poète précieux, mielleux et fanfaron à la perfection. Son phrasé, tout en nuances et en déclamations ironiquement décalées, fait merveille. **Patrick Bolleire**, en Don Iñigo Gomez, déploie une voix et une stature phénoménales. Il semble presque s’amuser de l’embonpoint et du ridicule assumé de ce financier piégé dans une horloge. Enfin, **Vincent Ordonneau** (Torquemada), seul élément non belge du plateau, campe un horloger parfaitement croqué, entre naïveté stupide et innocence décalée, avec un comique irrésistible.



Dans *L'Enfant et les sortilèges*, la mezzo **Aya Wakizono** incarne l'enfant avec une justesse poignante. Son français impeccable et sa silhouette menue accentuent la vulnérabilité du personnage face à l'immensité anxiogène du décor. Dans les trois rôles de La Maman / la Bergère / la Chouette, **Lotte Verstaen** apporte une présence enveloppante et rassurante en figure maternelle, grâce à la rondeur de son timbre et à la plénitude de sa voix. On retrouve **Patrick Bolleire**, impérial et péremptoire, donnant au Fauteuil des allures de Commandeur patriarcal. En Horloge comtoise et en Chat, **Pierre Doyen** se montre souverain, et forme avec **Aurore Daubrun** un duo de Chats irrésistible de malice et de sensualité féline. **Marie Kalinine** s'avère Délicieusement ductile, campant une Tasse d'un exotisme régressif et une Libellule d'une légèreté tout aérienne. **Loïc Félix** offre numéro de charme et d'humour, passant du chic *swing* de la Théière à la bondissante Rainette avec une aisance confondante. **Marlène Assayag**, grâce à une métamorphose vocale inouïe, passe de la supplique à la menace péremptoire en Princesse, avant de devenir un Rossignol

frondeur et virtuose. **Aurore Daubrun** insuffle à l'Écureuil blessé un humanisme douloureux qui serre le cœur, et forme avec Pierre Doyen un duo de félins d'une drôlerie féroce. Enfin, **Julie Mossay** campe une Chauve-souris sémillante et versatile, et capte la lumière dans toutes ses interventions.

Enfin, comment ne pas saluer l'immense travail de **Jean-Yves Ossonce** ? Le chef français, spécialiste incontesté du répertoire, fait ses débuts à Liège et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il marque les esprits, sa direction musicale se montrant tout simplement superlative. Il parvient à faire ressortir avec une clarté et une couleur infinies les trésors d'orchestration de Ravel, sans jamais perdre l'énergie et la théâtralité de l'ensemble. Sous sa baguette, l'**Orchestre de l'Opéra Royal de Wallonie** respire, swingue, frissonne et enchante. Il soutient les chanteurs avec une attention de chaque instant, faisant de cette soirée un véritable enchantement.

Courrez-y, si ce n'est déjà fait !…



**CRITIQUE, opéra. LIEGE, Opéra Royal de Wallonie, le 3 nov 2026. M. RAVEL : L'Heure espagnole / L'Enfant et les sortilèges. Jean-Louis GRINDA / Jean-Yves OSSONCE. Crédit photo (c) Jonathan Berger**

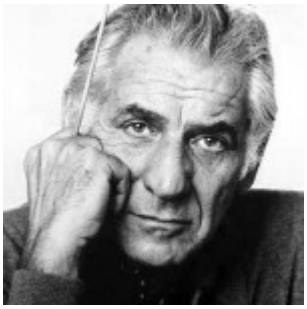
---

# Duo Beydts / Bernstein à l'Opéra de Tours



**TOURS, Opéra. Doublé Beydts / Bernstein : 25, 27 et 29 mars 2016**. L'Opéra de Tours en cette ultime saison lyrique que dirige in poco le chef-directeur **Jean-Yves Ossonce,** joue la carte de l'insouciance apparente, pourtant portée par une gravité souterraine qui défend sous le masque de la comédie, une profondeur bouleversante. Subtilité, évanescence : voilà l'équation qui donne sa cohérence à cette nouvelle production événement. Au programme deux pièces lyriques à ne pas manquer : **La Société anonyme des messieurs prudents ou SADMP**, joyau bouffe en un acte signé **Louis Beydts** d'après le livret de **Sacha Guitry** et créé à Paris en 1931. Puis, **Trouble in Tahiti de Leonard Bernstein**, également en un seul acte unique, créé à Waltham en juin 1952. Pour unifier le diptyque, c'est la metteur en scène déjà appréciée ici même et dans une autre production double (associant La voix humaine de Pulenc et L'Heure espagnole de Ravel), **Catherine Dune** qui rétablit

l'action théâtrale tout en cultivant aussi la poésie et l'humour. Guitry imagine 4 soupirants, désormais associés en sarl pour couvrir de cadeaux « Elle », leur chère idolâtrée, au prorata de leur investissement. A la création, Guitry avait créé le rôle d'Agénor, et sa partenaire, Yvonne Printemps était « Elle ». L'ouvrage incarne les délices d'un drame savoureux, plein d'esprit, propre aux années 1930. Une bouffée d'insouciance au bord du précipice  à venir…



**Dans Trouble in Tahiti, Bernstein** analyse avec l'acuité musicale qui lui est propre, les vertiges artificiels de la classe moyenne américaine, à travers un petit couple, très petit bourgeois, très convenable, et pourtant si dérisoire… décrit par 3 commentateurs (trio mâle et délirant). 5 années avant West Side Story, tout le **Bernstei**n, génie du musical, s'affirme dès 1952 : suavité mélodique, parodie et satire à peine voilée, emporté par un swing irrésistible et une orchestration d'une finesse éblouissante. Nouvelle production incontournable.

**Diptyque Beydts / Bernstein à l'Opéra de Tours**
Vendredi 25 mars – 20h
Dimanche 27 mars – 15h
Mardi 29 mars – 20h

–

**Billetterie**
Ouverture du mardi au samedi
10h00 à 12h00 / 13h00 à 17h45
02.47.60.20.20

theatre-billetterie@ville-tours.fr

**LA SOCIÉTÉ ANONYME DES MESSIEURS PRUDENTS**
Opéra bouffe en un acte de Louis Beydts

Livret de Sacha Guitry
Création le 3 novembre 1931 à Paris

Direction musicale : Jean-Yves Ossonce
Mise en scène : Catherine Dune
Décors : Elsa Ejchenrand
Costumes : Elisabeth de Sauverzac
Lumières : Marc Delamézière

Elle : Sophie Marin-Degor
Henri Morin : Laurent Deleuil *
Un gros commerçant : Antoine Normand
Un grand industriel : Lionel Peintre
Le Comte Agénor de Szchwyzki : Jean-Marie Frémeau

Présenté en français, surtitré en français

**TROUBLE IN TAHITI**
Opéra en un acte de Léonard Bernstein
Musique et Livret du compositeur
New Reduced Version – Garth Sunderland
Création le 12 juin 1952 à Waltham

Direction musicale : Jean-Yves Ossonce
Mise en scène : Catherine Dune
Décors : Elsa Ejchenrand
Costumes : Elisabeth de Sauverzac
Lumières : Marc Delamézière

Dinah : Sophie Marin-Degor
Sam : Laurent Deleuil *
Le trio : Pascale Sicaud Beauchesnais – Lionel Peintre – Antoine Normand

Présenté en anglais, surtitré en français

Orchestre Symphonique Région Centre-Val de Loire / Tours

Toutes les infos et les modalités de réservation sur **le site de l'Opéra de Tours**

# Tours, Grand Théâtre. Samedi 7 novembre 2015. Butterworth, Tchaikovsky, Massenet, De Falla. Orchestre Symphonique Région Centre-Val de Loire / Tours. Sarah Nemtanu, violon (Tchaikovski). Jean-Yves Ossonce, direction.

**Compte rendu, concert. Tours, Opéra. Le 7 novembre 2015 : Tchaikovski, Massenet, De Falla. OSRCVDLT, Jean-Yves Ossonce, direction.** Poésie et richesse des folklores à l'Opéra Théâtre de Tours. Généreuse offrande que celle du chef de l'OSRCVDL-T, c'est à dire **Orchestre Symphonique Région Centre-Val de Loire / Tours**, rebaptisé réforme territoriale oblige : le redécoupage de la carte des régions agrandit les territoires et les titres en conséquence, sans pour autant augmenter les budgets de fonctionnement… Qu'importe, le maestro **Jean-Yves Ossonce** en place depuis 1999, -bientôt absent à compter de septembre 2016, depuis la déclaration de sa démission volontaire-, nous offre de fait une généreuse soirée symphonique dont l'éclectisme apparent, vrai tour européen des styles : russe avec Piotr Ilitch, français académique avec Massenet, furieusement ibérique grâce à De Falla, enfin britannique poétique avec Butterworth, ne doit pas occulter la profonde *cohérence* ; car c'est surtout un hommage à cette inspiration que l'on s'obstine à vouloir anecdotique voire

artificielle, pourtant essentielle pour l'épanouissement des tempéraments ou des écritures : *le folklore.*



**Rien de décoratif à l'Idyll n°1 de Butterworth** mais l'expression d'une rêverie qui passe surtout par la virtuosité toute intérieure des instruments en particulier l'élégance du hautbois, chantre d'un pastoralisme très séduisant, joué chantant et suggestif.

Puis c'est le clou de la soirée : **le Concerto pour violon de Tchaikovski**, déferlement sensible et si tendre d'un cri du cœur, probablement celui du compositeur lui-même, alors foudroyé par les suites presque tragiques de son mariage raté avec Antonina Milyukova. En 1879, Piotr Ilitch retrouve un regain de créativité et compose son Concerto unique et

singulier, peut-être séduit par la personnalité du jeune violoniste Iosif Kotek, son élève et ami qui l'avait rejoint. En mars 1879, naît ainsi ce chef d'oeuvre d'une tendresse à la fois éperdue et solaire, d'une élégance inouïe que la soliste invitée, premier violon solo du National de France, **Sarah Nemtanu**, elle-même fille de musiciens chevronnés, aborde avec une assurance indiscutable, s'affranchissant d'emblée de toute tiédeur douceâtre pour inscrire le Concerto dans une détermination à la parfaite musicalité. La violoniste observe un corps à corps musclé, parfois très tranché avec l'orchestre, mais elle sait aussi éblouir par sa musicalité introspective et des couleurs d'une pudeur profonde voire grave en particulier dans la Canzonetta ou second mouvement : l'épisode en parfaite complicité avec chef et instrumentiste prend alors des allures de rêverie nocturne, soulignant le repli et la méditation où s'affirme le chant suave irrésistible lui aussi de la clarinette… La soliste aborde ensuite le dernier mouvement Rondo final avec la vivacité requise, celle d'une exploratrice à la fois dominatrice et passionnée, véritablement emportée par le feu de cette danse devenue transe où le chant du violon se fait cri de victoire. Le spectateur suit l'éloquence du violon d'une agilité trépidante, relevant les défis spectaculaires d'une partition qui ayant été estimée « injouable », ne fut créée à Vienne intégralement et dans sa version pour orchestre qu'en novembre 1881.

Les deux compositeurs qui suivent (après l'entracte) démontrent l'appétit du chef, sa curiosité rare, et l'implication des instrumentistes de l'orchestre à le suivre : c'est toujours sur le thème de la soirée, un hommage à l'inspiration musicale portée par la richesse des folklores ; si l'on veut bien reconnaître chez Tchaikovski, une certaine idée parfaitement russe de la mélancolie et de l'ivresse romantique ; chez Butterworth, ce pastoralisme inspiré par la beauté des comtés britanniques, d'emblée Massenet impose le motif provincial (dans le titre même de sa Suite pour

orchestre) : ***Scènes alsaciennes*** qui créées en 1882 par Edouard Colonne au Châtelet, claironne aussi tel un manifeste politique clairement nostalgique : l'époque est au patriotisme, renforcé chez les musiciens par la création de la Société nationale de Musique (fondée en 1871 par Camille Saint-Saëns au lendemain de la défaite française). Annexée à la Prusse depuis 1870, l'Alsace est une terre fraternelle, désormais perdue que le poète compositeur chante et regrette : convoquant le dimanche matin à l'heure des offices, le tapage joyeux du Cabaret sur la grand rue, l'étreinte amoureuse du couple sous les tilleuls (dialogue enivrée, murumurée entre le violoncelle et la clarinette)… **Jean-Yves Ossonce a la baguette vive et nerveuse**, sachant jouer des dynamiques et des couleurs d'un orchestre franc, expressif, d'une couleur parfois militaire ; d'ordinaire  placé plus bas, dans la fosse aux heures de la saison lyrique du même théâtre l'orchestre se trouve ce soir sur la scène faisant valoir sa défense d'une partition aujourd'hui disparue ; et d'ailleurs, l'acuité du trait, la facilité des passages intimistes et triomphants voire bruyants (l'ivresse à peine masquée des bois dans Au Cabaret) rappellent cette plasticité dramatique qui chez Puccini récemment (**Il Trittico, mars 2015 : reportage vidéo**) et les Français (**Ravel pour L'Heure espagnole et La Voix Humaine de Poulenc, la saison dernière : reportage vidéo, avril 2015**) sans omettre un Massenet de même euphorie (**Thaïs, reportage vidéo, octobre 2011**), font la séduction d'un collectif tout autant impliqué pour l'opéra.

Somptueuse conclusion, et d'une fluidité plus envoûtante encore, grâce à une sonorité plus cohérente, la **Suite n°2 du Tricorne de Manuel De Falla** (1921) convainc totalement tout en servant elle aussi parfaitement le thème choisi : De Falla y assemble en un puzzle irrésistible de couleurs et de rythmes, un festival de danses espagnoles, chacune marquant d'un tempérament fort, la carrure et le développement de chaque épisode ; ainsi castillane est la noblesse courtoise (urbaine) de Los Vecinos : car c'est bien une Séguedille qui ouvre ce

triptyque d’une époustouflante vivacité entre grâce et nerf ; puis orchestre et chef impriment à la danse virile, Farruca (provenant de Galice), son expressivité âpre et très contrastée, cependant que le finale, – Jota des plus passionnées et flamboyantes (avec castagnettes trépidantes)-, emporte tout l’orchestre dans un déferlement d’accents et de scintillements eux aussi victorieux. Le geste est clair et carré, l’attention aux timbres, constante, et à travers la cohérence du programme et le caractère de certains épisodes qui d’un compositeur à l’autre, se répondent indiscutablement (Au Cabaret de Massenet et cette Joa endiablée, ivre, de De Falla), s’impose à Tours un goût sûr pour les partitions hautement colorées, subtilement introspectives.

Jean-Yves Ossonce sait entretenir le feu symphonique, d’autant que le prochain rendez-vous promet un égal engagement en complicité avec un soliste de premier plan : **Adam Laloum**, le poète des pianistes, dans le Concerto pour piano de Brahms, couplé avec Mort et transfiguration de Richard Strauss et La Valse de Ravel… nouveaux défis, nouveaux accomplissements. **Les 5 et 6 décembre 2015 à l’Opéra de Tours.**



Illustration : **Poésie et richesse des Folklores, lyrisme éperdu et tendre de Tchaikovski à Tours : la violoniste Sarah Nemtanu et le chef Jean-Yves Ossonce : accord parfait dans le Concert pour violon de Tchaikovski** (DR : © G. Proust / Opéra de Tours novmebre 2015).

---

# Tchaikovski, Massenet… Concert Symphonique à Tours



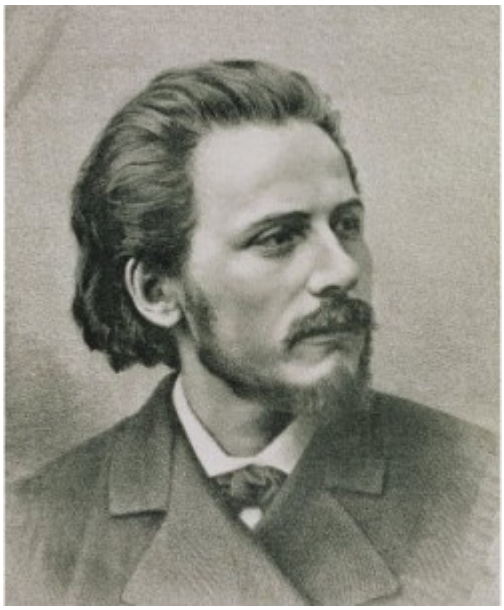
**Tours. Concert Tchaikovski, Massenet, Falla. Les 7 et 8 novembre 2015.** Affinités tchaikovskiennes… On se souvient d'une exceptionnelle Symphonie n°6 de **Tchaikovski** par Jean-Yves Ossonce et l'Orchestre tourangeau : sur le plan interprétatif : profondeur, gravité, tendresse et introspection. Sur le plan artistique, complicité, entente, écoute réciproque. Un accomplissement réalisé en novembre 2014 et qui pourrait se renouveler un an après… les 7 et 8 novembre prochains, pour le concert d'ouverture de la nouvelle saison symphonique à l'Opéra de Tours, tant chefs et instrumentistes s'entendent visiblement dans l'expression de la sensibilité tchaikovskienne. Le Concerto pour violon, sommet de la sensibilité romantique version russe est l'affiche du programme de l'Opéra de tours, constituant sa pièce maîtresse où la violoniste **Sarah Nemtanu** assure la partie solistique. LIRE notre compte rendu critique du concert 6ème Symphonie de Tchaikovski par Jean-Yves Ossonce et l'Orchestre symphonique Région Centre Tours.

# Tchaikovski romantique, Massenet nostalgique



Temps fort et séance inaugurale de la saison symphonique de l’Opéra de Tours avec par Jean-Yves Ossonce, le Concerto pour violon de Tchaikovski : les 7 et 8 novembre 2015

Concerto pour violon de Tchaikovski : Clarens, 1878. Après son mariage raté et la séparation qui en découle, avec Antonina Milukova, Tchaïkovski, dépressif, se retire en Suisse, à Clarens, en 1878. A 38 ans, le compositeur se recentre sur une nouvelle oeuvre, probablement inspirée par la Symphonie espagnole d’Edouard Lalo.
Le compositeur pensait dédier son Concerto au violoniste Leopold Auer qui refusa cet honneur, trouvant l’oeuvre inexécutable! Adolf Brodsky, qui le joua et oeuvra pour sa notoriété auprès du public, en devint le dédicataire. Dans l’Allegro moderato, la virtuosité du violon solo conduit le développement mélodique. La Canzonetta fait entendre une nouvelle ampleur mélodique, autour d’un thème nostalgique, très vocal, dans le ton de sol mineur. Le dernier mouvement, Allegro vivacissimo impose un début tzigane bondissant, puis se succèdent motif nerveux et brillant à la Mendelssohn, et éléments de danse populaire, au caractère affirmé.



Egalement à l'affiche de ce programme éclectique, d'autant plus captivant, les pages méconnues du **Massenet symphoniste : Scènes Alsaciennes** dont le sujet pourrait bien contester de façon nostalgique et pacifiste, l'annexion de l'Alsace à l'Empire germanique depuis 1870. Au moment de la création d'Hérodiade à Bruxelles en 1881, Massenet a l'idée de composer son ultime cycle de musique symphonique pure : les Scènes Alsaciennes créées en 1882 : suivant la trame romanesque du texte de Daudet (Contes du lundi : « Alsace, Alsace »), le compositeur célèbre avec vivacité l'acuité sensible de l'âme alsacienne : appel de la clarinette et de la flûte un dimanche matin au moment de la messe (épisode serein), gaieté franche et contrastée dans Au cabaret au rythme tripartite, volontairement rustique ; tendresse de Sous les tilleuls où se précise l'évocation d'un couple amoureux ; enfin l'entrain de la dernière scène, Dimanche soir, associe folklore et fanfare militaire pour une célébration expressive elle aussi criante de vérité.

**George Butterworth**
**English Idyll n°1**

La saison symphonique s'ouvre sur la diversité de la musique européenne et de ses sources populaires, tout autant que sur le poids de l'histoire. George Butterworth, compositeur anglais, engagé volontaire dès 1914, fut tué pendant la bataille de la Somme le 5 août 1916. Nous lui rendons hommage avec cette English Idyll, qui plonge ses racines dans sa terre

natale. Une stèle a été élevée à sa mémoire à Pozières, et son corps ne fut jamais retrouvé.

**Piotr Ilitch Tchaïkovski**
**Concerto pour violon et orchestre en ré majeur, op. 35**
Concentré d'âme slave, le Concerto de Tchaïkovski sera interprété par Sarah Nemtanu, plus jeune violon solo jamais nommé à l'Orchestre National de France, qui l'a enregistré pour le film Le Concert et avec son orchestre dirigé par le grand Kurt Masur. À noter que la saison lyrique sera l'occasion de redécouvrir Eugène Onéguine, autre chef d'oeuvre de la même période.

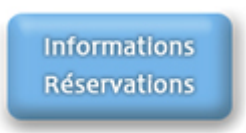
**Jules Massenet**
**Scènes alsaciennes, Suite pour orchestre n°7**
Rareté que les Scènes Alsaciennes, où Massenet mêle son sens mélodique et orchestral à des effluves patriotiques (l'Alsace était alors depuis la guerre de 1870 occupée par l'Allemagne).

**Manuel de Falla**
**Le Tricorne, Suite n°2**
Les Danses du Tricorne, symbole de la musique espagnole dans son acception la plus authentique, concluront ce programme dédié à l'histoire et à la culture européennes « de l'Atlantique à l'Oural ».

**Sarah Nemtanu, violon**
**Jean-Yves Ossonce, direction**

**Orchestre Symphonique Région Centre-Val de Loire / Tours**

**Samedi 7 novembre – 20h**
**Dimanche 8 novembre – 17h**
Conférence : présentation aux œuvres, les 7



novembre à 19h, 8 novembre à 16h
Grand théâtre, Salle Jean Vilar, entrée gratuite

---

# Opéra, compte-rendu critique. Tours, Grand Théâtre, le 26 mai 2015. Giuseppe Verdi : La Traviata. Eleonore Marguerre, Sébastien Droy, Kristian Paul. Jean-Yves Ossonce, direction musicale. Nadine Duffaut, mise en scène

**Cette Traviata qui clôt la saison de la maison tourangelle, c'est avant tout une histoire d'amour entre un chef et sa Violetta**. Rarement on aura vu une baguette à ce point se mettre au service d'une chanteuse, la soutenir autant, suivre la moindre de ses inflexions pour lui permettre d'aller au bout de ses sons et de ses mots. C'est le miracle opéré ce soir par **Jean-Yves Ossonce et Eleonore Marguerre**, pour les premiers pas de la soprano allemande dans ce rôle mythique.

***Triomphe pour Eleonore Marguerre dans le rôle de Violetta Valéry***

# Un chef amoureux de sa très grande Violetta



Un coup d'essai, véritable coup de maître, qui nous fait traverser toute la représentation des larmes aux coins des yeux. On se souvenait d'Eleonore Marguerre en Fée dans la Cendrillon de Massenet à l'Opéra du Rhin voilà plus de dix ans, on l'avait aperçue furtivement dans le rôle de Ghita à Nancy au cours d'un mémorable Nain de Zemlinsky il y a deux ans, quelle évolution depuis ! Ce que l'instrument a perdu dans le suraigu, il l'a acquis dans un médium somptueux qui conduit à un aigu aussi riche qu'aisé, de superbes notes hautes n'empêchant en rien un grave habilement poitriné. Mais plus encore que la technicienne, d'une sécurité totale, c'est devant l'artiste, immense, qu'il convient de s'incliner bien bas. Le rôle semble avoir été pensé et mûri depuis bien longtemps, tant l'incarnation frappe avec évidence par sa justesse et sa sincérité. Dès les premières notes de « E strano », chantées dos au public, le regard perdu au milieu des flocons qui tombent le long des vitres du décor, on pressent que cette Violetta sera de celles qui comptent. « Ah fors'è lui » bouleverse : le phrasé est déployé avec une élégance, une grâce de mozartienne ; les mots sont ciselés comme rarement, chaque syllabe empreinte de sa propre force, presque recitar cantando, et pourtant chaque son demeure pleinement chanté, vibrant et pleinement incarné. Les couleurs se succèdent, toujours très proches, jamais vraiment

identiques, au gré des strophes et des affects, jusqu'à une reprise de « Sempre libera » à la tendresse inédite, comme finalement conquise par l'amour tant redouté.

Le deuxième acte met en valeur la tragédienne, toute de douleur contenue, culminant avec un « Dite alla giovine » à fleur de lèvres et de cœur, et un « Amami Alfredo » débordant d'amour.

Le troisième acte achève en apothéose ce portrait déjà pleinement abouti de la courtisane verdienne. La lecture de la lettre, presque murmurée – y compris le funeste « E tardi » qu'elles sont trop nombreuses à jeter au silence dans un cri de désespoir –, amène naturellement à un « Addio del passato » comme éclairé par la lumière du Dieu dont elle implore la clémence, et achevé sur une messa di voce infinie, du très grand art. Jusqu'au bout, on souffre avec cette Violetta ivre de vie et pourtant fragile comme un oiseau tombé d'une branche.



Mais pareille réussite n'aurait pas été possible sans Jean-Yves Ossonce, qui couve sa Violetta comme un trésor. Il faut l'entendre tisser un véritable tapis sonore sous les pas de sa chanteuse, lui tendre ses notes, guider l'orchestre au milieu de ses soupirs. Un exemple entre mille : dans le duo « Parigi o cara », lorsque la soprano reprend le thème, qu'il est bon de voir le chef ralentir sensiblement sa battue et ajuster son tempo afin de lui permettre ses plus beaux pianissimi, dans une osmose musicale totale.



Face à cette communion, le reste de la distribution demeure quelque peu en retrait, malgré d'excellentes performances. Sébastien Droy incarne un Alfredo très attachant, excellent musicien et semblant avoir gagné en aisance dans l'aigu, mais dont l'émission audiblement très couverte et un rien engorgée manque de rayonnement. Il faut attendre le dernier duo et la délicatesse dans les piani qu'il permet pour profiter pleinement d'un chant simple et naturel de la part du ténor français. A ses côtés, Kristian Paul – remplaçant Enrico Marrucci initialement prévu – ne fait qu'une bouchée du rôle de Germont grâce à sa voix aussi imposante que sa stature de géant. Si le médium apparaît parfois charbonneux, l'aigu en revanche est d'une aisance totale, et l'interprète ose de très belles nuances, peignant un portrait finalement touchant du terrible patriarche. Tous les seconds rôles sont bien tenus, de la Flora veloutée de Pauline Sabatier au docteur percutant de Guillaume Antoine, en passant par l'omniprésente Annina de la sonore Blandine Folio Peres. La mise en scène bien connue de Nadine Duffaut fonctionne toujours, depuis sa création à Massy en 2006. Situant l'action au cœur de l'Hôtel Lutetia durant

l’Occupation, Violetta expirant, le crâne tondu, à la Libération, cette scénographie vaut surtout par ses somptueux décors et ses beaux costumes, le talent des solistes et la musique de Verdi faisant le reste. Le maître de Busseto est superbement servi ce soir, grâce aux chœurs maison, toujours impeccablement préparé par Emmanuel Trenque – dont c’était la dernière production à Tours, la suite de sa carrière se déroulant désormais à Marseille –, et à l’Orchestre Symphonique Région Centre – Tours en pleine forme, distillant de remarquables soli, notamment un superbe hautbois.

Le chef galvanise ses troupes, offrant une partition très complète, incluant toutes les strophes des airs, y compris cabalettes et reprises, un vrai régal.

Une grande soirée durant laquelle l’émotion nous aura pris par surprise, grâce à la découverte d’une nouvelle Violetta, d’ors et déjà une très grande Violetta.

**Tours. Grand Théâtre, 26 mai 2015. Giuseppe Verdi : La Traviata**. Livret de Francesco Maria Piave d’après Alexandre Dumas. Avec Violetta : **Eleonore Marguerre** ; Alfredo : Sébastien Droy ; Germont : Kristian Paul ; Flora : Pauline Sabatier ; Annina : Blandine Folio Peres ; Gastone : Yvan Rebeyrol ; Baron Douphol : Ronan Nédélec ; Marquis d’Obigny : François Bazola ; Docteur Grenvil : Guillaume Antoine. Chœurs de l’Opéra de Tours ; Chef de chœur : Emmanuel Trenque. Orchestre Symphonique Région Centre – Tours. Jean-Yves Ossonce, direction musicale ; Mise en scène : Nadine Duffaut. Assistante mise en scène : Patricia Horvarth ; Emmanuel Favre ; Costumes : Gérard Audier ; Lumières : Jacques Chatelet ;

Assistant lumières : Olivier Verecchia ; Chorégraphie : Tatiana Gomez ; Chef de chant ; Vincent Lansiaux

Illustrations: © François Berthon / Opéra de Tours 2015

---

# Compte rendu, opéra. Tours, Opéra, le 10 avril 2015. Poulenc : La Voix humaine. Ravel : L'Heure Espagnole. Anne-Sophie Duprels, Elle. Aude Estremo (Concepcion)… OSRCT. Jean-Yves Ossonce, direction. Catherine Dune, mise en scène.

Familière de la scène tourangelle, la soprano **Catherine Dune** – qui chantait cette saison Despina de Cosi  fan Tutte de Mozart, offre ici sa première mise en scène à Tours. La sensibilité et l'humanité de l'artiste se ressentent  dans l'approche du diptyque choisi par le chef et directeur **Jean-Yves  Ossonce** : en associant les deux drames en un acte, **La voix humaine puis L'Heure *espagnole*, de Poulenc et Ravel**

**respectivement**, il s'agit bien à travers chaque héroïne : « Elle » puis la femme de l'horloger Torquemada, Concepcion, de deux portraits de femmes que la question du désir et de l'amour taraude, exalte, exulte, met au devant de la scène.

**Nouvelle production convaincante à l'Opéra de Tours**

# Deux portraits du désir féminin



Deux espaces clos, lieux de l'enfermement, unissent les deux univers lyriques mais le poids étouffant du huit clos – véritable billot sentimental et cathartique oppresse chanteuse et spectateurs dans La Voix humaine quand les délices doux amers, tragico comiques de la délicieuse comédie de Ravel, produisent un univers tout autre : magique et onirique surtout fantastique et surréaliste. C'est ce second volet qui nous a le plus séduit. … non pas tant par sa durée : presque une heure quand La voix humaine totalise 3/4 d'heure, que par la profonde cohérence qu'apporte la mise en scène.
L'Heure espagnole impose sa durée impérieuse au couple déluré et si mal appareillé de l'horloger Torquemada (en blouse et à lunettes, sorte de voyeur de laboratoire), et de son épouse la belle brune Concepcion dont l'excellente **Aude Estremo** fait une prodigieuse incarnation : tigresses toute en contrôle, la pulpeuse collectionne les amants sans être satisfaite, - frustration inconfortable qui on le comprend en cours de soirée n'est pas sans être cultivée par son époux lui-même dont Catherine Dune fait l'observateur assidu mais discret des frasques de sa femme. La sensibilité extrême de la metteure en

scène sait aussi cultiver la pudeur et l'innocence quand surgit l'amour véritable entre Concepcion et le muletier Ramiro dont le charme direct et physique contraste avec le poète Gonzalvo, bellâtre mou des corridas d'opérettes, aux élans amoureux toujours velléitaires (impeccable **Florian Laconi**).
Dans cet arène de pure fantasmagorie, **Didier Henry** a le ton juste du songe ; le baryton **Alexandre Duhamel** (Ramiro), celui naturel du charme sans esbroufe, et c'est surtout la mezzo Aude Estremo, décidément qui en donnant corps au personnage central, rend son parcours très convaincant d'autant que la voix est sonore, naturellement puissante et finalement articulée. Son piquant et son tempérament L'univers déluré fantasque défendu ici souligne avec finesse les multiples joyaux dont la partition est constellée ; c'est un travail visuel qui s'accorde idéalement à la tenue de l'orchestre dont le raffinement permanent et le swing hispanisant convoquent le grand opéra : l'air de Concepcion, qu'elle aventure qui marque le point de basculement du personnage (son coup de foudre troublant vis à vis du muletier) fait surgir une vague irrépressible de candeur et de sincérité dans une cycle qui eut paru artificiel par sa mécanique réglée à la seconde (les sacs de sable que l'on éventre pour en faire couler la matière comme un sablier).



**En première partie de soirée (La Voix humaine), Anne-Sophie Duprels séduit indiscutablement** par son chant velouté et puissant à la diction parfois couverte par l'orchestre. Sur un matelas démultiplié, ring de ses ressentiments sincères amères, le chant se libère peu à peu dans une mise en scène épurée presque glaçante dont les lumières accusent la progression irrépressible : la cage qui enserre le coeur meurtri de

l'amoureuse en rupture s'ouvre peu à peu à mesure que les cordes qui la composent et qui descendent depuis les cintres, sont levées, ouvrant l'espace ; révélant l'héroïne à elle-même en une confrontation ultime : dire, exprimer et nommer la souffrance, c'est se libérer. C'est au prix de cette épreuve salvatrice – essentiellement cathartique-, qu'*Elle* prend conscience de sa force et de sa volonté ; volonté de dire : tu me quittes. Soit je l'accepte. Laisser faire, lâcher prise, renoncer. … autant d'expériences clés que la formidable soprano éclaire de sa présence douce et carressante, nuancée et intense.

Dans la fosse, en maître des couleurs et des teintes atmosphériques, **Jean Yves Ossonce** fait couler dans la Voix humaine le sirop onctueux et ductile de l'océan de sensualité dont a parlé Poulenc, lequel semble compatir avec Elle ; le chef trouve aussi le charme d'une décontraction élégantissime de l'Heure Espagnole, dont le dialogue idéal avec la mise en scène et les décors suscite un formidable cirque nocturne, enchanteur et réaliste à la fois. La profondeur se glisse continûment dans cet éloge feint de la légèreté… La réussite étant totale, voici après le formidable Trittrico de Puccini présenté en mars dernier (précision et séduction cinématographique), la nouvelle production de l'Opéra de Tours qui crée légitimement l'événement dans l'agenda lyrique de ce printemps. **A voir au Grand Théâtre de Tours les 10, 12 et 14 avril 2015.**

**APPROFONDIR : voir notre clip vidéo La Voix humaine et l'Heure espagnole** au Grand théâtre de Tours les 10,12,14 avril 2015







Illustrations : © **studio CLASSIQUENEWS.TV 2015**

---

# Compte-rendu, opéra. Tours, Grand théâtre, Mars 2015 : Puccini : Il Trittico. Jean-Yves Ossonce, direction. Pierre-Emile Fourny, mise en scène.

**Le chef Jean-Yves Ossonce** – directeur des lieux-, retrouve **Paul Emile Fourny** après un Roméo et Juliette déjà convaincant.

L’inspiration du metteur en scène (et directeur de l’Opéra de Metz), redouble même de pertinence dans ce triptyque (**Il Trittico**) où l’efficacité théâtrale prolonge Verdi pour atteindre un impact rare, d’un esthétisme… cinématographique. Le choix du metteur en scène s’est porté sur le jeu d’acteurs (impeccable de bout en bout), laissant la place aux protagonistes de la nouvelle production (créée en Slovénie jusqu’alors inédite en France).

Quai de Seine, cloître des recluses, maison familiale… : chaque univers du Trittico est scrupuleusement respecté, rehaussé même par l’intelligence du propos visuel ; la leçon de Puccini, deux tragédies préalables, une comédie fine, rossinienne et verdienne, est restituée dans tout sa force et son délire poétique. Un tel jeu des contrastes est un terrible défi pour les metteurs en scène (et aussi les chefs) : dans son déroulement, la soirée est riche en découvertes et satisfactions.

C’est d’abord, le jeu exceptionnellement fluide et nuancé du baryton **Tassis Christoyannis** (applaudi auparavant pour un Don Giovanni impeccable et mordant) : sombre Michele dans Il Tabbaro (à l’issue sauvage et barbare : Paul-Emile Fourny reprend le premier canevas de Puccini, celui des deux morts finales): tout en regards millimétrés, en gestes et postures naturels, le chanteur se montre un formidable acteur qui sait aussi exprimer les failles non dites du patron de Luigi : un être déchiré que la perte de l’amour de sa femme (et de leur enfant) a précipité dans l’amertume haineuse, silencieuse et… meurtrière.
Quel contraste avec son délire burlesque et lui aussi parfaitement mesuré, d’une finesse rare, pour Gianni Schicchi : son intelligence lumineuse et positive contraste avec le profil étriqué et gris de la famille du défunt ; les sketches s’amoncellent sur la scène sans pourtant encombrer la finalité et l’enjeu de chaque situation, et fidèle à son fil rouge qui est l’eau, d’œuvre en œuvre, Paul-Emile Fourny fait traverser

des eaux d’égout aux personnages qui viennent visiter le mort et ses héritiers… eaux boueuses et sales pour une famille de sacré filous âpres au gain. La cohérence de chaque rôle est formidable ; elle offre une leçon de pétillance et de saine comédie. C’est drôle et léger, mais aussi outrageusement juste et profond. La dernière réplique (parlée) de Gianni, à l’adresse du public, n’en gagne que plus de pertinence.



Dans le volet central, le plus bouleversant, Suor Angelica, le soprano tendre et intense de **Vannina Santoni** éblouit la scène par sa présence simple, elle aussi d’une absolue justesse d’intonation. Femme condamnée par sa famille au cloître, Angélique doit renoncer à tout et finit suicidaire après avoir appris que son garçon était mort depuis… 2 ans. Celle à qui tout fut exigé jusqu’au sacrifice de sa propre vie, exulte ici

avec une intensité contenue, un feu émotionnel qui va crescendo jusqu'à la mort. Le style, l'économie, la concentration de Vannina Santoni nous hantent encore par leur exactitude, et aussi une grande humilité qui est toujours le propre des grands interprètes.

Courrez voir et applaudir ce Triptyque nouveau à l'Opéra de Tours, d'autant qu'en chef lyrique aguerri, Jean-Yves Ossonce apporte le soutien et l'enveloppe instrumentale idéale aux chanteurs : travail d'orfèvre là encore où outre les somptueux climats symphoniques, – parisien au bord de la Seine dans Il Tabbaro, de l'enfermement ultime pour Suor Angelica-, le chef construit le dernier volet tel une comédie chantante, vrai théâtre musical qui grâce au délicat équilibre voix / orchestre réussit totalement cette déclamation libre et articulée dont Puccini a rêvé : une farce légère et subtile sertie comme un gemme linguistique. Où l'on rit souvent, où l'on est touché surtout. Superbe production. **Encore une date, le 17 mars à 20h.**

---

# Vidéo, clip : Nouvelle Chauve Souris à l'Opéra de Tours, décembre 2014



VIDEO,clip. Tours, Opéra : nouvelle Chauve Souris. Dialogues en français, airs chantés en allemand, **la nouvelle production de La Chauve-Souris de Johann Strauss II présentée par l'Opéra de Tours les 27,28,30 et 31 décembre 2014** rétablit l'élégance, la finesse d'une partition musicalement irrésistible et théâtralement pétillante : l'acteur et metteur en scène **Jacques Duparc** réinvente la saveur des situations sans les dénaturer, dans la fosse, **Jean-Yves Ossonce fait briller couleurs et caractères des danses écrites par Strauss, chez les Eisenstein, au b**al du Prince Orlofsky, dans la prison de Franck où chacun abat son masque… nuit de folie, nuit d'ivresse et de travestissements, La Chauve Souris est aussi la réalisation d'une vengeance, celle de Falke au détriment d'Eisenstein, dindon de la farce : le séducteur impuni est dévoilé par sa femme Rosalinde masquée en comtesse hongroise… Au sein d'une distribution très homogène et scéniquement impliquée, brille le soprano suave et généreux de **Vannina Santoni (Adèle/Olga),** révélation de la production. Clip vidéo © classiquenews.tv. Reportage vidéo à venir.

**LIRE aussi** notre compte rendu de La Chauve Souris à l'Opéra de Tours (décembre 2014)

---

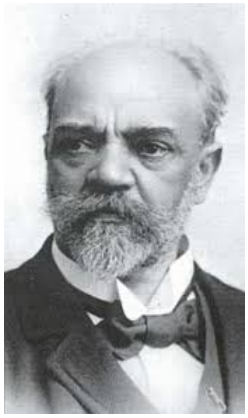
# Jean-Yves Ossonce dirige la 7ème Symphonie de Dvorak



**Tours, Grand Théâtre. Dvorak : Symphonie n°7. J.-Y. Ossonce, les 24,25 janvier 2015.** Suite de la saison symphonique de l'Opéra de Tours sous la baguette du chef et directeur des lieux : **Jean-Yves Ossonce**. Puissante, brucknérienne par ses cuivres impressionnants entre autres, mais aussi (surtout) Brahmsienne et wagnérienne soit d'un germanisme assumé, la « grande Symphonie » en ré mineur opus 70, est créée à Londres sous la direction de Dvorak en avril 1885. Membre d'honneur de la Royal Philharmonic Society de Londres, Dvorak devait ainsi honorer une commande passée par l'institution musicale londonienne : par ses couleurs tendres (bois) et sa palpitation atmosphérique, convoquant les grandes frissons de la nature, qui plonge aussi dans une introspection plus personnelle (cors combinés souvent aux cordes), Dvorak entend égaler son ami Brahms dont la 3ème Symphonie venait alors d'être créée. Dvorak très inspiré ajoute aussi des références wagnériennes manifestes dans le second mouvement d'une tendresse voluptueuse et même amoureuse (Poco Adagio).

**Maturité du Dvorak londonien**

## Egaler Brahms, assimiler Bruckner et Wagner…



Au germanisme brahmso-wagnérien du 2ème mouvement, Dvorak impose dans le 3ème mouvement, un rythme et une mélodie envoûtante (combinaison basson / cordes) résolument tchèques (annonciatrice d'ailleurs de sa sublime 8ème, noble et intérieure à la fois) ; c'est un Scherzo-vivace que beaucoup de chefs s'obstinent à aborder sans le caractère rythmique nonchalant mais caractérisé voulu par l'auteur. Le dernier mouvement (Allegro) aussi majestueux et impétueux que le premier (Allegro maestoso) fait rugir l'intensité rhapsodique, de caractère tzigane de l'écriture : c'est un nouvel épisode qui frappe par la précision de son orchestration et surtout le souffle de son écriture ; il réclame un orchestre étoffé mais d'une transparence colorée et finement caractérisée : le germanisme brahmsien et wagnérien comme la sensibilité tchèque des mélodies, et cette vitalité rythmique propre à Dvorak doivent ici trouver un juste équilibre. Maître de la grande forme, Dvorak conclue le cycle dans un tierce picarde, emblème d'un optimisme souverain et majestueux (noblesse des cors de la fin).

**Programme de l'Orchestre Symphonique Région Centre Tours**

La 7ème Symphonie de Dvorak est couplée avec le Concerto en sol majeur pour piano de Maurice Ravel (Vanessa Wagner, piano) et La Fête polonaise extraite du Roi malgré lui de Chabrier. Les 24 janvier à 20h et 25 janvier 2015 à 16h.

**Réserver votre place sur le site de l'Opéra de Tours**.

**Prochains grands rvs de la saison symphonique à l'Opéra de Tours** :

Jeux d'enfants opus 22 de Georges Bizet puis Symphonie concertante pour violoncelle (Xavier Phillips, violoncelle) et extraits de Roméo et Juliette de Prokofiev, l**es 21 et 22 mars 2015.**

Concet n°1 pour violon de Prokofiev (Alexandra Soumm, violon) et Symphonie n°2 de Robert Schumann (Ariane Matiakh, direction), **les 18 et 19 avril 2015**

---

# Compte rendu, opéra. Tours. Opéra, les 27,28, 30 et 31 décembre 2014. Strauss II :

# La Chauve Souris. Aude Extremo, Vannina Santoni… Jacques Duparc, mise en scène. Jean-Yves Ossonce, direction.



Une production délicieusement cohérente. C'est un opéra construit sur l'accomplissement d'une vengeance, celle de Falke (**Michal Partyka**) qui entend bien ainsi laver l'humiliation que lui a infligé Eisenstein (très efficace **Dider Henry**) – vrai petit bourgeois sans relief, époux infidèle démangé par la bagatelle…. de fait un piège lui est tendu avec la complicité d'un collectif aux apparences hétérogènes mais aux motivations et convergences bien soudées : la propre femme de chambre qui rêve déjà de briller sur la scène des théâtres (Adèle), le directeur de la prison Franck, jusqu'au prince Orlofsky (excellente **Aude Extremo**), jeune millionnaire asexué désabusé parfaitement dépressif que l'argent ennuie mais que grise l'idée de railler un petit prétentieux : Le portrait idéal d'un jeune oligarche débauché ?. Il occupe le devant des planches à l'acte II.

# Epatante Chauve Souris à Tours

En organisant un bal costumé au II (régal visuel en place des habituels fracs noirs et robes de mariées vues habituellement, façon Jean Béraud), le jeune prince permet à chacun de changer d'identité – mais on en est pas au vrai travestissement et identité inversée comme dans les meilleurs opéras vénitiens (voyez les ouvrages de Cesti ou Cavalli, les deux suiveurs de Monteverdi). Ici chacun devient ce qu'il veut, « chacun à son goût » comme le précise non sans cynisme et malice le même Orlofsky. Adèle devient une très honorable lady de la haute : Olga qui se rêve actrice (III : voir son trio avec Ida et Franck ; celui là même y devient le Chevalier Renard. …); et Eisenstein qui devrait être en prison, a son habit de galant vert, sous le titre de marquis Renard.

Le tableau ne serait pas complet sans la figure de l'épouse délaissée, vraie desperate housewife emmurée à Pontoise (-l'opéra de Strauss adapte un boulevard parisien La Réception) : Rosalinde. Celle-ci ne déroge pas à la règle du masque… pour le bal d'Orlofsky au II, elle devient donc une comtesse hongroise en transit : le compositeur inspiré par le sentiment nostalgique et patriote lui dédie logiquement le seul grand air de la soirée, sublime Czardas qui pourrait faire l'air de concert parfait d'un programme de concert (**Mireille Delunsch** s'y impose en actrice délurée).

C'est elle qui piège son « mufle » de mari: en se laissant courtiser par lui, elle se fait offrir sa fameuse montre, piège à filles ; en possession de l'épouse vengeresse, l'objet délictueux lui permet au III, de dévoiler l'infidélité du coquin : la honte de l'époux démasqué fera la vengeance de Falke.



En cours de soirée, le spectacle va crescendo: le I est clairement et très efficacement d'exposition; le II se savoure comme une coupe de champagne, – en présence de leur hôte Orlofsky, les convives masqués fêtent et trinquent à la santé du « roi Champagne » (un tableau rêvé pour les directions marketing de tous les producteurs champenois) et une succession de perles solistes et chorales signées du roi de la valse; le III captive par sa verve théâtrale où perce l'intelligence du metteur en scène **Jacques Duparc** dont le talent d'acteur, dévoilé au I en policier cleptomane, s'affirme davantage dans l'acte de la prison : il fait du chef geôlier Frosch, un loup désabusé, déjanté, hilare, porté sur la bouteille (son sketch sur la « fine » est mémorable), qui rétablit le théâtre à gags, délirant, raffiné, un contrepoint purement théâtral dans l'enchaînement des airs chantés en allemand.



Vannina Santoni, épatante Adèle / Olga

**La révélation de la soirée** – dans toute production il y en a forcément une-, reste la pétulante et si subtile Adèle/Olga de **Vannina Santoni**, nature incandescente pour l'indomptable et malicieuse servante qui se rêve actrice. Au I, son Adèle est capricieuse et indiscrète ; au II, elle du chien en aristocrate improvisée. Puis son air du III dans lequel elle veut convaincre Franck d'être son protecteur est un sublime moment de fragilité virtuose, dans lequel l'actrice pétille et convainc par ses dons d'imitatrice versatile : une véritable soeur de Zerbinette dans l'opéra Ariadne auf Naxos de l'autre Strauss (Richard). Quel timbre généreux et fruité, suavement articulé, aux aigus agiles, faciles, colorés. Sa performance est saisissante. Car l'actrice déjà remarquée dans le Cosi fan

tutte de Mozart ici même,  avait été tout autant convaincante.

Dans la fosse,  **Jean-Yves Ossonce** délivre le parfum sensuel et voluptueux,  les couleurs nostalgiques d'une partition parmi les plus raffinées qui soient. Vrai plus de la production,  si les dialogues sont en français,  tous les airs sont en allemand: de quoi mieux comprendre enjeux et situations comme s'il s'agissait d'une comédie de boulevard tout en savourant les délices de chaque air défendu dans la prosodie originelle. De quoi confirmer l'étonnante sensibilité de Strauss sur la scène lyrique.  De quoi aussi constater l'excellence artistique de l'opéra de Tours: une vraie troupe et un chef défendent ici l'art lyrique et symphonique avec engagement et finesse. Preuve est faite pour qui en doute toujours que les initiatives lyriques en province tiennent très haut les promesses de leur affiche. Production idéale pour fêter l'an neuf 2015.  **La Chauve Souris de Johann Strauss présenté par l'Opéra de Tours les 27, 28, 30 et 31 décembre 2015.**

**Comte-rendu, opéra. Tours. Opéra, les 27,28, 30 et 31 décembre 2014. Strauss II : La Chauve Souris.** Aude Extremo, Vannina Santoni… Jacques Duparc, mise en scène. Jean-Yves Ossonce, direction.

Illustrations : © Fr. Berthon pour l'Opéra de Tours 2014

**LIRE** aussi notre présentation de La Chauve Souris à l'Opéra de Tours en décembre 2014